
NAISSANCE D'UNE UNIVERSITÉ POPULAIRE

Roger UEBERSCHLAG

Il faut être enseignant danois pour accepter une sollicitation aussi encombrante : organiser la dernière semaine des vacances et la première semaine de la rentrée un rassemblement de 200 personnes venues de quinze pays.

Passé encore pour un cycle de conférences mais quand il s'agit de programmer près de 150 visites pour 20 ateliers de recherche et d'expression, l'entreprise devient un défi. Et ceci, sans argent ou presque, avec un énorme sac de jetons téléphoniques, des annuaires et une batterie de dictionnaires. Qui trouverait, en France par exemple, les 30 écoles pour accueillir, pendant la semaine de la rentrée, des enseignants d'autant plus avides d'informations que dans la plupart des pays les bourses de voyages d'études sont quasi inexistantes pour les instituteurs et professeurs en fonction.

1. L'IDEE FAIT SON CHEMIN

Voyage d'études les premières années, la Ridedef a pris nettement le virage vers une formule d'université populaire d'été. Les deux mots : université et populaire méritent pourtant une explication car ils n'échappent pas à la mode, avant d'être menacés par la banalité.

Pour nous, l'université ne saurait se réduire à l'institution académique qui délivre à de jeunes adultes des diplômes d'enseignement supérieur à la suite d'un cycle de conférences, de travaux pratiques et d'examens. C'est l'endroit, permanent ou provisoire, où des adultes cherchent à mettre à jour leurs connaissances au contact d'experts mais aussi de travailleurs de toutes les professions qui y apportent leur connaissance concrète d'un milieu de travail ou de vie. Cette définition n'exclut ni les épouses « ménagères » ni les enfants. Transposé sur le plan de l'hygiène mentale, c'est l'expérience que le Dr Schweitzer avait tenté à Lambaréné en admettant dans son hôpital de brousse des familles entières. Le risque de babéliser le cadre

d'études est largement compensé par l'amorçage d'une formation continue dans les conditions habituelles de la vie familiale.

Le mot « populaire » de son côté, n'est pas une concession d'ordre littéraire à un idéal démocratique. Qui de nous n'a pu constater qu'en atteignant les limites de l'abstraction, la connaissance dessèche l'affectivité ? Un remède à cela existe dans la recherche de la simplicité de l'expression et dans le souci des applications. En partant des données de l'expérience quotidienne et en travaillant de leurs mains, les participants offrent à chacun des chances de s'affirmer, de se valoriser et par conséquent de progresser.

2. LA PEDAGOGIE DU TRAVAIL A LA RIDEF

Comment ces principes se sont-ils traduits dans les faits ? D'abord dans le recrutement. Pour 202 participants, une vingtaine d'étudiants, vingt-cinq enfants de moins de douze ans, une douzaine d'épouses non-enseignantes, un couple de non-enseignants (cadre technico-commercial, libraire) ont apporté, bien que faiblement, la tonalité familiale et non-corporative. Les 30% de non-pédagogues sont encore loin de faire contrepoids aux enseignants mais à ce sujet la tendance est plus significative que les chiffres bruts : l'an passé, au Liban, 11 participants seulement n'appartenaient pas à l'enseignement. Si les étrangers à la profession sont encore faiblement représentés, c'est peut-être dû aux différents régimes de congés mais également à notre difficulté de convaincre des associations de parents ou des comités d'entreprise que vivre avec des pédagoges n'est pas une épreuve insurmontable...

L'introduction d'une pédagogie du travail fondée sur la créativité et la communication s'est heurtée à des obstacles psychologiques et techniques qu'il faut examiner maintenant :

2.1. *Faut-il ne voir qu'à travers ses idées ?*

Si tout le monde chez nous est d'accord pour admettre que l'éducation des enfants doit laisser libre cours au tâtonnement expérimental, cette façon de voir n'est que rarement admise pour la formation des adultes. Ainsi la découverte de l'environnement, sans questionnaire-enquête, paraît une hérésie. La fixation sous forme de fiches, de montages audiovisuels, de panneaux d'exposition, des informations récoltées apparaît à beaucoup comme une tâche primaire, scolaire, de simple simulation. Ils ne croient pas aux découvertes et à l'intelligence que procurent le travail manuel accompagné de discussions que réclament de semblables réalisations.

Une anecdote pour illustrer cette divergence de vues : un de nos camarades, pour expliquer la situation économique du Danemark utilisa (en montage de diapos dessinées) les chiffres de l'OCDE concernant le pourcentage de voitures, de TV, de Kw/h d'électricité pour les différents pays. Il fut pris à partie par d'autres camarades qui lui reprochèrent de retenir des critères de « confort » alors que le bien-être d'une population pouvait être jugé selon d'autres indicateurs : le chômage, l'importance de la police, les incarcérations. Mais ces derniers camarades jugèrent ainsi leur collaboration à l'atelier suffisante et ne donnèrent aucune suite à leur propre suggestion qui méritait enquête et illustration. La discussion seule s'est révélée un maigre atout dans la coopération.

Une opinion chère à Freinet était que, pour favoriser la compréhension mutuelle et la coopération, il valait mieux compter sur un travail exécuté en commun que sur les débats intellectuels. Peut-être faut-il se garder dans notre entreprise des deux extrêmes : le seul recensement et l'illustration des faits comme dans les enquêtes naïves des classes nouvelles et d'autre part un endoctrinement partisan qui refuse de voir la réalité en dehors des idées reçues. Si au lieu de rejeter l'apport de ce camarade, les opposants avaient apporté eux aussi des documents élaborés en commun, une meilleure perception de la réalité eût été possible.

On arrive ainsi à constater un des points faibles d'une Ridef : nous sommes mal instrumentés pour faire fonctionner un atelier de « culture générale ». Nous arrivons dans un pays avec une curiosité intense mais sans apporter pour les domaines qui la concerne les rensei-

gnements de nos propres pays, sauf des impressions vagues et subjectives. Il s'ensuit que nos hôtes ont trop l'impression de nous servir de cornacs, sans le bénéfice des comparaisons internationales. Le seul remède à cette pauvreté est la constitution dès que possible des ateliers pour un travail de préparation et de concertation par correspondance entre les participants. L'atelier « condition de la femme » dut beaucoup à l'expérience des Tabet au Tchad, expérience qu'ils exposèrent, documents en main. La plupart des ateliers vinrent avec des idées de recherche mais peu de références et de documents permettant des confrontations.

2.2. *L'éducateur et les outils*

Même au sein du mouvement Freinet, l'emploi de techniques d'expression demande encore des conversions psychologiques : les adultes répugnent à écrire ou à dessiner, ils ne se sentent attirés ni par la photo, ni par l'enregistrement. Ils ont ainsi tendance à se réfugier dans la discussion. On peut estimer à 20% le nombre de camarades qui ont « produit » une œuvre, écrit un article, confectionné un montage. Cela a suffi pourtant pour que chaque jour un journal ronéoté d'une dizaine de pages soit distribué et qu'une dizaine de montages augmentés de quelques improvisations théâtrales voient le jour. Malgré des nets progrès sur la Ridef de Beyrouth, on est encore loin de l'aisance qu'on souhaiterait chez tous dans la communication gestuelle, verbale ou graphique : les interventions ont manqué de vivacité, les montages de rythme et de dynamique sonore, très souvent. Le lieu où on sentait la joie au travail a existé pourtant : le club presse où chaque soir une douzaine de volontaires s'affairaient à imprimer des poèmes, à taper des stencils à la machine, à graver des illustrations, à trier et à agraffer autour du duplicateur capricieux la moisson de la journée, tout cela dans une atmosphère de bonne humeur et de plaisanteries.

2.3. *Le matérialisme pédagogique*

Produire sans outil, qui saurait le faire ? Notre pédagogie est liée à un matérialisme pédagogique, c'est-à-dire à des normes d'équipement. Un duplicateur électrique, une imprimerie, quelques machines à écrire et un limographe pour 200 personnes, c'est indéniablement un parc de matériel très réduit pour une « coopérative de production ». Le labo-photo et le studio-son ont souffert du même sous-équipement. Pourtant, com-



↑
une université
ouverte...

paré à l'équipement en usage au Liban, la progression ici aussi est nette et l'idée de faire des ateliers-groupes de discussion, des unités de production prendra corps bientôt. Produire : ce mot choque certains mais il est pour nous proche de la création artisanale et non de la productivité industrielle.



3. L'UNIVERSITE OUVERTE

L'expression « école ouverte » était déjà dans le vocabulaire, nous y ajoutons celui d'université ouverte. Nos camarades danois avaient bien fait les choses : une cinquantaine de visites durant la première semaine consacrée à la civilisation du Danemark, une centaine pendant la seconde pour la connaissance des problèmes scolaires et de la jeunesse, ont évité aux Ridéfois de n'entendre

...sur dix hectares
de parc...
(Photos Ueberschlag)
↓

que des communications en chambre. Visites aux communautés, enquête sur les chantiers, dans les usines, dans les écoles et places de jeux, autant d'occasions de se frotter à tous les milieux et de justifier ainsi notre principe d'ouverture.

Peut-être était-ce trop ambitieux de vouloir immédiatement tirer l'essentiel de ces contacts en cherchant à en rendre compte par confection de documents.

Le besoin de communication entre les ateliers ne se fit pas sentir et les essais tentés en séance plénière furent voués à l'échec. D'une part les comptes rendus de visite ou de discussion sont rarement goûtés parce que ternes. La réalisation de documents audio-visuels demande un temps qu'on préfère généralement accorder à d'autres visites ou à la détente. Ainsi le grand groupe de deux cents ne s'est que rarement senti comme un tout malgré une fête de nuit inaugurative (arrosée des bouteilles apportées par les participants d'Italie, d'Espagne et de France), un bal masqué et de longues séances de socio-analyse. Peut-être faut-il à une collectivité de cette dimension d'autres techniques de réunion et de travail. Peut-être sommes-nous trop pressés de recueillir les fruits d'une semblable rencontre. De même que les spectateurs d'un film ne sentent ni le besoin ni la possibilité d'extérioriser sur le champ leurs impressions, les Ridéfois ont besoin peut-être de se retrouver chez eux pour sentir ce qui a changé dans leur façon de voir le monde et de se voir eux-mêmes.

R. UEBERSCHLAG
42 bis Grande-Rue
92 - Sèvres

